

Jim Dine Une affaire de coeur

Louise Julien and Marie-Claude Plasse

Volume 53, Number 216, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33146ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Julien, L. & Plasse, M.-C. (2009). Jim Dine : une affaire de coeur. *Vie des arts*, 53(216), 30–33.



JIM DINE UNE AFFAIRE DE CŒUR

Louise Julien
Assistance à la recherche : Marie-Claude Plasse

CHEZ JIM DINE, TOUT EST AUTOBIOGRAPHIQUE. DEPUIS UN
DEMI-SIÈCLE, L'ARTISTE AMÉRICAIN EXPRIME PAR L'ESTAMPE,
LA PEINTURE ET LA SCULPTURE, LES MOTIFS EMBLÉMATIQUES
QUI SE SONT IMPOSÉS À LUI, QU'IL A ADOPTÉS ET QUI
LE DISTINGUENT AU PREMIER COUP D'ŒIL : LE CŒUR,
LE PEIGNOIR, LA VÉNUS DE MILO. DEPUIS PEU,
IL A AJOUTÉ PINOCCHIO À SON RÉPERTOIRE.

MONTRÉALAIS ET TOURISTES CONNAISSENT

JIM DINE, POUR AVOIR CROISÉ *DEUX CŒURS*

JUMEAUX DE 6 PIEDS (*TWIN 6' HEARTS*,

1999), LA SCULPTURE CAMPÉE DEPUIS

2008 DEVANT LE MUSÉE DES

BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL, CHOIX

(UN COUP DE CŒUR, ÉVIDEMMENT)

DE LA DIRECTRICE DU MUSÉE.

Other Heart on the Rock, 2007
Bronze-Édition AP 3/3
119,5 x 58,5 x 51 cm
Gracieuseté de PaceWiltstein

Cœurs, peignoirs, Vénus de Milo, Pinocchio : tous ces « objets » sont connotés dans la symbolique populaire occidentale. On les associe respectivement à l'amour, à l'intimité domestique, à la beauté, au mensonge. Tout au long de sa carrière, l'artiste américain Jim Dine, vétérán du mouvement du pop art, s'est ainsi approprié une multitude d'objets symboliques (cravates, outils divers – marteaux, étaux, pinces, tournevis –, baignoires, palettes...). Il s'est employé à les élever au rang d'objets dignes de figurer dans une œuvre d'art et, en détournant un peu la pensée de Marcel Duchamp, dignes de devenir (moyennant quelques interventions) d'authentiques objets d'art. Dans cet esprit, Jim Dine a intégré ce genre d'objets ou leur image à certaines formes d'expression propres et communes aux arts visuels : gravure, peinture, sculpture. Il en a fait les motifs de ses productions. Par *motifs*, il faut entendre les raisons qui en sont à l'origine ou mobiles déclencheurs et, naturellement, les figures (les leitmotifs) emblématiques de ses créations. Causes ou effets, causes et effets, ils caractérisent la manière (une certaine posture esthétique tributaire du pop art) sinon le style de l'artiste, fruit d'un travail fort complexe où sont intriquées une indiscutable et permanente recherche d'ordre plastique et des modalités d'ordre circonstanciel que, par commodité, on qualifie d'autobiographiques. À ce compte, en effet, tout est biographique chez Jim Dine.

Un Jim Dine toujours fidèle aux élan mobilisateurs du pop art dont il exploite et explore encore les ressources (même s'il s'en défend) et un Jim Dine, à soixante-quatorze ans, soucieux de surprendre son public sinon de se surprendre lui-même, jouant avec des empâtements et des amalgames de couleurs déconcertants : voilà ce que mettent en



Jim's Hand painted One, 2006
Xylographie avec rehauts de couleur
169 x 96,5 cm
Graciuseté de PacePrints

évidence la quarantaine d'œuvres nouvelles (gravures rehaussées, peintures et sculptures) exposées à la Galerie de Bellefeuille sous le simple titre *Jim Dine*.

HAUT LES CŒURS

Sans surprise l'artiste y reprend quelques-uns des motifs qui fondent sa notoriété : les cœurs, les peignoirs, les Vénus de Milo, ainsi qu'une figure plus récente, celle de Pinocchio. Innovateur dès le début des années 1960, Jim Dine fait aujourd'hui figure de classique en prolongeant la vague d'un pop art à laquelle il doit son succès. Phénomène remarquable, le caractère ludique de ce mouvement a trouvé un formidable écho auprès des artistes québécois de la Révolution tranquille et d'un

large public qui s'est davantage identifié à l'iconographie des Dumouchel, Ayot, Boisvert, Wolfe, Cozic, (pour ne citer que ceux-là) qu'aux postulats des tenants du Refus global, de Prismes d'Yeux ou des Plasticiens. Le caractère ironique voire ludique du pop art n'a jamais cessé d'avoir un puissant retentissement auprès de nombreux artistes du Québec et particulièrement encore auprès des jeunes créateurs¹. Sans doute l'exposition des œuvres récentes de Jim Dine à Montréal trouve-t-elle une part de sa pertinence dans le fait que le souffle du pop art, certes lesté de postmodernité, nourrit toujours l'esprit frondeur et critique des artistes et de leurs admirateurs à l'égard des sentiments stéréotypés et des objets souvent superflus mais attachants qu'exalte sans vergogne une imagerie publicitaire qui prêche le bonheur dont seraient porteurs les biens de consommation.

Ainsi il n'y a rien de désarçonnant dans les productions récentes de Jim Dine. Au contraire, le public qui connaît l'artiste et son œuvre, retrouve dans les pièces exposées un discours qui lui est familier et un humour plutôt tendre. Les amateurs fortunés n'ont d'ailleurs pas hésité à acquérir la totalité des œuvres exposées. Leur prix s'échelonne entre 60 000 et 120 000 dollars pour les gravures rehaussées ainsi que les peintures et est d'environ un demi-million de dollars pour les sculptures.

Aussi mièvre soit-elle, l'image du cœur, symbole élémentaire de l'amour, jouit d'une attraction irrésistible. Le cœur² — dont la forme chez Jim Dine n'a pas changé depuis les années 1960 — occupe une place privilégiée dans l'exposition. Qu'il soit peint, gravé ou sculpté, si son charme opère toujours c'est que l'artiste, s'il n'en modifie pas les contours, en revanche, en travaille abondamment la texture. Il l'enrichit d'éléments hétéroclites



The Bear, 2009
Acrylique et fusain sur toile
76 x 101,5 cm
Gracieuseté de PaceWiltstein

POUR CONNAÎTRE JIM DINE ET SON ODYSSEE:

Comment résumer cinquante ans de travail artistique ? Comment retracer le fil conducteur de l'œuvre de Jim Dine ? Les réponses se trouvent dans l'essai fort intéressant et plein de nuances rédigé par Caroline Joubert et publié dans le catalogue de l'exposition de l'artiste au Musée des beaux-arts de Caen en 2007.

Conservatrice du Musée, elle a réalisé deux entretiens avec Jim Dine à Paris, le 16 mai 2005 et le 30 octobre 2006. Grâce aux propos généreux de l'artiste, elle a pu ajouter des éléments nouveaux, importants pour la compréhension de la carrière de l'artiste — qu'elle a appelée son « odyssee ».

À la fin de l'entrevue, Caroline Joubert a demandé à Dine de citer un graveur qui l'a particulièrement marqué. Il a répondu : « Rembrandt, Edvard Munch, Giorgio Morandi ; je pense à eux tout le temps. »

puisés autour de lui dans son atelier (clous, vis, boulons, rivets) ou encore de taches multicolores. Il se plaît aussi à y introduire des invaginations à connotation érotique. Il en exprime la fragilité et l'équilibre précaire en le fichant au sommet d'un rocher pointu. Quoi ajouter au sujet de ce cœur omniprésent depuis un demi-siècle dans l'iconographie de Jim Dine ? Peut-être vaut-il mieux donner la parole à l'artiste. Voici ce qu'il déclarait, en 1984, au critique américain Graham

William John Beal : « I'm not necessarily a « pop » artist, popular in the kitsch or the pop art sence, but it was in the air and one did use, for a time, primary objects, and certainly a heart is in that category. It is a lot of things, a living heart, a valentine, as a kid I was in love, necessarily, but because I liked the redness of it. It's everything, really, a vagina, an ass, it's pretty basic stuff. » Peut-être est-ce de ce point de vue qu'il convient de regarder l'une des œuvres phares de l'exposition, *Other Heart on the Rock* (2007), bronze de 120 cm composé d'un cœur rouge, dont la pointe, déposée sur un socle noir en forme de triangle irrégulier, incarne la figure d'un équilibriste qu'une chute briserait, comme une rupture amoureuse briserait un cœur, bien sûr.

Jim Dine surmonte le cliché de la beauté taillée dans le marbre de la Vénus de Milo en démultipliant ses représentations : ses Vénus vont par deux, vont par grappes. Et puis, douce irrévérence, il colore leur parure en bleu ; bleu grec, naturellement !

AUTOPORTRAITS

Évidemment, traité en peinture ou sous la forme d'estampe, le peignoir⁵ chez Dine est plus qu'un peignoir. Il faut y voir un autoportrait. Paradoxal autoportrait d'où le personnage est absent. Le peignoir n'habillerait personne ou alors un fantôme : ce serait cela « the robe » ou « the ghost robe ». Pour juste qu'il soit, un tel jugement serait néanmoins trop sommaire. Le corps absent est certes métaphoriquement représenté par le vêtement mais celui-ci véhicule surtout un état d'âme. Par exemple, *The Bear* (2009, acrylique et fusain sur toile) n'évoque pas un humain ; il s'agit plutôt de l'animal bourru qui généralement attire les enfants mais que les adultes fuient. En révélant ainsi des attitudes contradictoires, l'artiste extériorise une part intime de lui-même (autobiographique toujours) par l'intermédiaire d'un vêtement d'intérieur. Cette sorte de confiance très personnelle lui permet de gagner l'adhésion de beaucoup de spectateurs qui partagent avec lui le sentiment d'avoir eu peur d'une personne un peu rude ou encore d'être ou d'avoir été eux-mêmes

NOTES BIOGRAPHIQUES

Jim Dine est né à Cincinnati en Ohio le 16 juin 1935.

Diplômé de l'Ohio University (Athens), il s'installe à New York en 1958 et prend part (1959-1965) à des happenings qui lancent le pop art (Judson Gallery, Reuben Gallery). De 1962 à 1976, il expose régulièrement à la Sonnabend Gallery (New York). En 1963, il participe à la tournée d'expositions qui conduisent à la reconnaissance du pop art en tant que mouvement artistique novateur. En 1964, il participe à la Biennale de Venise. En 1967, il s'installe à Londres. En 1969, le Whitney Museum of American Art (New York) lui consacre une première rétrospective. En 1971, il retourne aux États-Unis. Parmi les nombreuses expositions qui se succèdent alors aux États-Unis et dans divers pays du monde, on remarque celle que le Museum of Modern Art de New York consacre à ses gravures en 1979, ainsi que la tournée de l'exposition rétrospective organisée par le Walker Art Center (Minneapolis) dans une demi-douzaine de grandes villes des États-Unis (1985). La notoriété de Jim Dine est alors mondiale : ses œuvres circulent dans les principales villes de la planète ; l'artiste répond à des commandes d'œuvres monumentales. En 2004, la National Gallery of Art (Washington) organise une exposition rétrospective de ses dessins ; en 2007, sous le titre *Odyssée*, le Musée des beaux-arts de Caen (France) présente une collection d'estampes (1985-2006).

un jour un ours qui effraye son entourage et même les enfants. Jim Dine rend bien ce déchirement en usant du contraste entre les couleurs chatoyantes du peignoir (notamment, le mauve et le rose) et le noir qui en définit les contours et qui souligne le V de l'encolure à col châle.

Tel n'est pas le cas de Pinocchio. Le thème de Pinocchio¹, même s'il est le plus récent dans la production de Dine, est le fruit d'une longue réflexion ; en reprenant à son compte le modèle de la célèbre marionnette italienne de 1883 dans sa version retouchée, il faut le dire, par les studios de Disney, l'artiste tente d'évacuer une peur qui remonte à son enfance. Les mauvais traitements que subit le malheureux Pinocchio dans le film qu'il avait visionné en 1941, l'avaient traumatisé. Il s'était identifié au personnage un peu menteur et dissipé. Les *Pinocchio* (estampes et peintures) exposés à la Galerie de Bellefeuille, tiennent du ramoneur dont les taches noires qui grêlent leur visage, par exemple, témoignent des traces de suie des cheminées. En revanche, les *Pinocchio* en bronze peint rappellent le jeune écolier innocent et vulnérable. Ces sculptures (65 x 63 x 33 cm) ont la même forme que la gigantesque statue de Pinocchio érigée, en 2008, à Borås (Suède). Elles sont évidemment moins grandes et sont colorées tandis que la statue (*Borås Monument*) est en bronze non peint (seuls les gants sont blancs et les chaussures noires).

DES ŒUVRES UNIQUES

Comme on peut le constater, Jim Dine transfigure les icônes populaires ; il ne craint pas de se frotter à une imagerie kitsch qu'il

ne dénonce jamais en la caricaturant. Il évite l'écueil de la parodie en travaillant sans cesse ses effets visuels. Comme le signale Caroline Joubert² « L'estampe reste sans doute le médium auquel il s'est consacré le plus assidûment. Lithographie, pointe sèche, eau-forte et aquatinte, carborundum, linogravure et xylographie, Jim Dine s'est approprié toutes les techniques de l'estampe auxquelles il ajoutera, en 1994, sous l'impulsion de Kurt Zein, la gravure sur carton. » Elle précise : « ... Il a le désir constant d'enrichir les textures, de les rendre tactiles, de laisser apparentes les traces de la main. Depuis presque 50 ans, Jim Dine n'a cessé de produire des images imprimées suivant des méthodes qui, au regard des pratiques traditionnelles, paraissent bien peu orthodoxes. »

En effet, l'artiste continue d'explorer les processus d'impression. S'il ajoute la plupart du temps du sable, ou de la sciure de bois, cependant, il rehausse ses estampes de peinture ou d'aquarelle entre deux impressions ou à la fin de l'impression. Il réalise des œuvres par séries mais chacune d'entre elles est unique. □

¹ En témoignent des expositions comme *Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*, titre de la Triennale québécoise du Musée d'art contemporain de Montréal (2008), *C'est arrivé près de chez vous* (Musée national des beaux-arts du Québec, 2008), les diverses éditions de la Manif d'art de Québec (2002, 2004, 2006, 2008), *Le ludique* (2001), organisé par le Musée du Québec.

² « Le cœur de la Saint-Valentin date de la fin des années 1960 et il est toujours au répertoire de l'artiste 50 ans plus tard. » p. 9. Jim Dine et Caroline Joubert, *L'odyssée de Jim Dine*, Göttingen, Steidl, 2007, 191 pages. Catalogue d'exposition *L'odyssée de Jim Dine*,



Twin Blue Venuses, 2002
Émail bleu sur bronze, Édition 8/8
91 x 52 x 33 cm
Gracieuseté de la Galerie de Bellefeuille

Estampes 1985-2006 au Musée des Beaux-arts de Caen (France) du 16 mars au 11 juin 2007.

³ « Quant au peignoir « il emplit l'espace pour dessiner (...) un autoportrait. Signalant une absence autant qu'une présence, la formule bien établie de l'autoportrait sans tête ni corps resurgit ainsi périodiquement, permettant le retour sur soi et l'enregistrement des états de conscience (...) » Caroline Joubert, p. 10.

⁴ Caroline Joubert raconte dans son essai que Jim Dine a été traumatisé à 6 ans par le film de Walt Disney puisqu'il s'est alors « identifié au personnage (un peu menteur, un peu désobéissant) », et [que] maintenant il voit dans Gepetto, le père créateur du pantin, un double de lui-même ». p. 12.

⁵ Dine, Jim et Caroline Joubert, *L'odyssée de Jim Dine*, Estampes 1985-2006, Göttingen, Steidl, 2007, 191 pages.

EXPOSITION

JIM DINE

Peintures, gravures, sculptures récentes

Galerie de Bellefeuille

1367, avenue Greene

Montréal

Tél. : 514 933-4406

art@debellefeuille.com

www.debellefeuille.com

Du 10 septembre au 7 octobre 2009